

Les villes thermales font leur cinéma

Sixième Café de l'Europe à Fiuggi

Le Family Film Festival rend hommage à Vittorio De Sica et confronte la culture thermale et la culture cinématographique.

Le sixième Café de l'Europe, qui a lieu le samedi 26 juillet, fait partie du projet Sources de Culture* impliquant huit villes thermales, la Route des Villes d'Eaux du Massif Central et le réseau EHTTA, lui-même responsable de l'itinéraire culturel du Conseil de l'Europe des villes thermales historiques. Il se déroule dans le cadre du «Fiuggi Family Film Festival» qui a lieu chaque année dans cette ville du Latium, dont la renommée a été établie par le Pape Boniface VIII et dont la proximité de Rome explique la connivence avec les plus grandes vedettes du septième art. Mais s'il invite des professionnels du cinéma, il possède la particularité de mobiliser un jury de jeunes qui a la responsabilité d'attribuer des prix.

Pour préparer ce Café, les villes thermales du réseau ont envoyé une liste des films pour lesquels elles ont servi de décor. Cette base de données qui est loin d'être exhaustive, comporte déjà plusieurs centaines de films de fiction, de documentaires historiques, sans parler des films à vocation publicitaire. Une page facebook a été ouverte pour les mettre en valeur, en préparation à un concours – quiz grand public qui sera lancé fin août.

Mystères et passions

Les espaces destinés à accueillir les curistes: grands parcs paysagers, promenades théâtralisées, établissements inspirés des villas de la Rome antique ou des hammams orientaux, grands hôtels de luxe, palais de festivals, casinos et opéras se prêtent aux



Fiuggi, ville du Latium, vit en connivence avec les plus grandes vedettes du septième art

mystères et à la scénarisation des passions politiques ou amoureuses. On y rencontre les personnages troublants du film de Joseph Losey *Une anglaise romantique* de 1975 tourné à Baden-Baden, le virevoltant Marcello Mastroianni près des sources de Montecatini Terme dans *Les yeux noirs* de Nikita Mikhalkov en 1987, ou encore le flegmatique commissaire Maigret vieillissant, en cure à Vichy, dans l'interprétation qu'en

donne Jean Richard en 1984 pour le téléfilm produit par Antenne 2 et mis en scène par Alain Levent.

On y remarque le remarquable documentaire sur *L'affaire Graziosi*, un meurtre commis dans un hôtel de Fiuggi en 1945 qui éclaire parfaitement le contexte social et politique de l'Italie d'après-guerre ou le bal du *Dernier Empereur* de Bernardo Bertolucci qui a bénéficié des magnifiques décors



orientaux de Salsomaggiore Terme. On retrouve un grand nombre de films historiques portant sur la période de l'occupation allemande et de l'Etat français tournés dans les hôtels et le Parc thermal de Vichy; de celui de Costa-Gavras *Section spéciale* de 1975 qui débute dans le Grand Casino, au *Promeneur du champ de mars* de Robert Guédigian de 2005 où certaines scènes évoquent la jeunesse du Président Mitterrand.

La première session du Café a pris pour thème: *Les villes thermales, lieux de productions cinématographiques* et fera intervenir entre autres Antonio Abbate, président de la Fondation Umberto Mastroianni di Arpino, et Claudio Bocci, directeur du Développement et des Relations institutionnelles de Federculture. La seconde intitulée *Les villes thermales, les échanges et la créativité culturelle* confrontera l'expérience de Fiuggi avec celle du Festival «Plein la bobine» qui a lieu chaque année en juin à la Bourboule, à destination des jeunes publics.

Enfin, après une présentation d'extraits de films sous le thème *Pain, Cinéma et Fantaisie – Fiuggi, les Thermes: un écran entre le passé et l'avenir*, un prix attribué en hommage au cinéaste Vittorio De Sica, symbole du réalisme et des valeurs démocratiques européennes, sera remis à sa fille.

MICHEL THOMAS-PENETTE

* www.sources-of-culture.com

L'art difficile de dire «non»

Ludmila Oulitskaïa: comment devient-on dissident?*

Avec ce «Chapiteau vert» surgi des décombres de la tragédie soviétique, Ludmila Oulitskaïa signe un magnifique roman sur ce qui a été «perdu pour toujours et retrouvé par hasard».

L'amour, l'amitié, la beauté insolente d'un poème de Mandelstam...

En suivant le mouvement brownien qui conduit à la rencontre inévitable de gens prédestinés les uns aux autres, Ludmila Oulitskaïa réalise un véritable tour de force romanesque, déployé symboliquement de la mort de Staline en mars 1953 jusqu'à celle du poète dissident Joseph Brodsky, en janvier 1996.

A l'école, Ilya, Micha et Sania sont les souffre-douleur de leurs camarades, plus grands, plus forts, plus nombreux. *Le Chapiteau vert* suit, sur plus de quarante ans, les trajectoires croisées de ces trois garçons, réunis non par un idéal grandiose de liberté, mais par leur amour partagé pour les livres et par le triste sort d'un chaton souffreteux, supplicié puis enterré sous un banc où le jeune Pouchkine est supposé s'être assis un jour en compagnie de ses cousins...

Tous les mercredis, un professeur de litté-

rature déguisé en flûtiste d'Hamelin entraîne ces jeunes Amateurs des Lettres Russes – les Lurs, comme ils s'appellent eux-mêmes – dans des vagabondages à travers les hauts lieux littéraires de Moscou: «*Soufflant dans sa petite flûte, il les emmenait hors d'une époque misérable et malade, les transportant dans un univers où fonctionnait la pensée, où vivaient la liberté, la musique et les arts de toutes sortes.*»

Choisi «pour sa beauté»

Au terme de longues discussions, cette «*union des cœurs*» sera pompeusement baptisée «*le Trianon*», même si Micha, Ilya et Sania ignorent tout du démantèlement de l'Autriche-Hongrie – le mot est simplement choisi «*pour sa beauté*». De beauté sombre et subversive, née du courage de dire «non» aux fléaux, il sera d'ailleurs question tout au long du roman.

Au fil des pages et des révolutions, le pays poursuit «*sa vie aberrante*» entre arrestations et exécutions sommaires, entre le recueillement devant le cercueil de Staline et la lutte secrète pour le pouvoir, entre le retour de camps des déportés et l'écrasement de l'insurrection de Budapest. Des copies carbone du fameux rapport de Khrouchtchev au XX^e congrès du Parti circulent sous le manteau dans Moscou, passées de main en main, et deviennent ainsi le premier produit clandestin d'un samizdat qui, en 1956, n'a pas encore trouvé son nom.

Dans un entretien accordé au *Monde des livres*, Ludmila Oulitskaïa insiste sur le rôle

des premiers dissidents soviétiques, aujourd'hui pointés du doigt «*comme des démons*» par le pouvoir en place. Derrière les figures d'Andrei Sakharov et d'Alexandre Soljenitsyne, on voit surgir du *Chapiteau vert* toute une armée de tire-au-flanc et de parias fascinants, «*infectés par des pensées aussi discrètes que des vers et aussi dangereuses que des bacilles*». Parmi eux, on reconnaît le chétif Ilya, occupé à distribuer des poèmes tapés à la machine sur du papier pelure par sa jeune épouse Olga: «*La plus haute reconnaissance, pour un poète, ce n'était pas le prix Nobel, mais le bruissement de ces feuillets recopiés à la machine et à la main, avec des fautes et des coquilles, presque illisibles: Tsvétaïeva, Akhmatova, Mandelstam, Pasternak, Soljenitsyne et, pour finir, Brodsky.*»

Tempête d'émotions

Héros ou victimes, clairvoyants ou naïfs, Ilya, Micha et Sania traversent comme ils peuvent des années terribles, placées sous le signe d'une «*épouvante très ancienne que l'on ne connaît que par la mythologie grecque*». Leur amitié à trois, comme toute relation triangulaire, se heurte à d'innombrables obstacles et tentations: la jalousie, l'envie, la lâcheté, les petits mensonges et les grandes trahisons.

Avec Ludmila Oulitskaïa au timon, le frêle navire baptisé «Le Trianon» affronte la tempête des questions existentielles qui agitent le roman russe depuis Tolstoï et Dostoïevski: «*La lâcheté peut-elle être justifiée par un amour follement grand? Par une*



Photo: © J.Sassier/Gallimard

Ludmila Oulitskaïa: «La lâcheté peut-elle être justifiée par un amour follement grand? Par une jalousie et une souffrance follement grandes?»

jalousie et une souffrance follement grandes? Pour s'y retrouver là-dedans, il leur serait donné à tous les trois une époque exceptionnellement favorable, et une vie entière, plus ou moins longue pour chacun d'eux.»

Une époque exceptionnelle que l'auteur a traversée, et sur laquelle elle pose un regard impitoyable.

CORINA CIOCARLIE

* «Le Chapiteau vert». Traduit du russe par Sophie Benech. Gallimard, 2014. 512 p., 24,90 euros.